

JAN FABRE

NUMÉRO, avril 2017

L'expo du mois

LA BATAILLE DE SAINT-PÉTERSBOURG

Pour Jan Fabre, l'art est un combat. Chevalier d'une avant-garde subversive et défenseur invétéré de la beauté, le Belge livre l'une de ses plus belles batailles à l'occasion de son exposition au musée de l'Ermitage de Saint-Pétersbourg.

Par Thibaut Wychowanok

À Saint-Pétersbourg, depuis la fin octobre, la guerre fait rage. Pas sûr qu'elle fasse beaucoup de morts (on dénombre malgré tout quelques cadavres de chiens écrasés – on y reviendra) puisque les combats initiés par l'artiste belge Jan Fabre demeurent circonscrits à l'Ermitage, le plus grand musée du monde (60 000 œuvres exposées, un millier de salles, rien que ça).

L'artiste, énergiquement subversif depuis les années 70, a transformé en champ de bataille les salles dédiées à la peinture flamande. Il y confronte ses créations (peintures, installations, performances, sculptures...) aux chefs-d'œuvre de Breughel, Bosch, Rubens. "On m'a laissé carte blanche", triomphe-t-il lorsqu'on le rencontre pour la signature du très beau catalogue de l'exposition. "Rien à voir avec le Louvre [qui a invité Jan Fabre en 2008]

où bouger de 10 cm un Rembrandt nécessitait une vingtaine de réunions."

Réveillée par l'excessif Jan Fabre, la vénérable institution sort de sa torpeur. Ses sculptures de créatures infernales semblent courir à travers les salles. Ses toiles de Bacchus bousculent les tableaux de maître. Dans une mise en scène à couper le souffle, ses chiens (empaillés, et "trouvés le long des autoroutes" précise l'artiste) chevauchent les airs entre confettis et cotillons. C'est à une célébration de la vie qu'invite Jan Fabre. "Et pour célébrer la beauté de la vie, il faut d'abord accepter la mort", commente-t-il. Deux faces d'une même pièce, toutes deux omniprésentes à l'Ermitage. Fabre y use de tout son vocabulaire plastique et de tout son talent de chorégraphe pour emporter

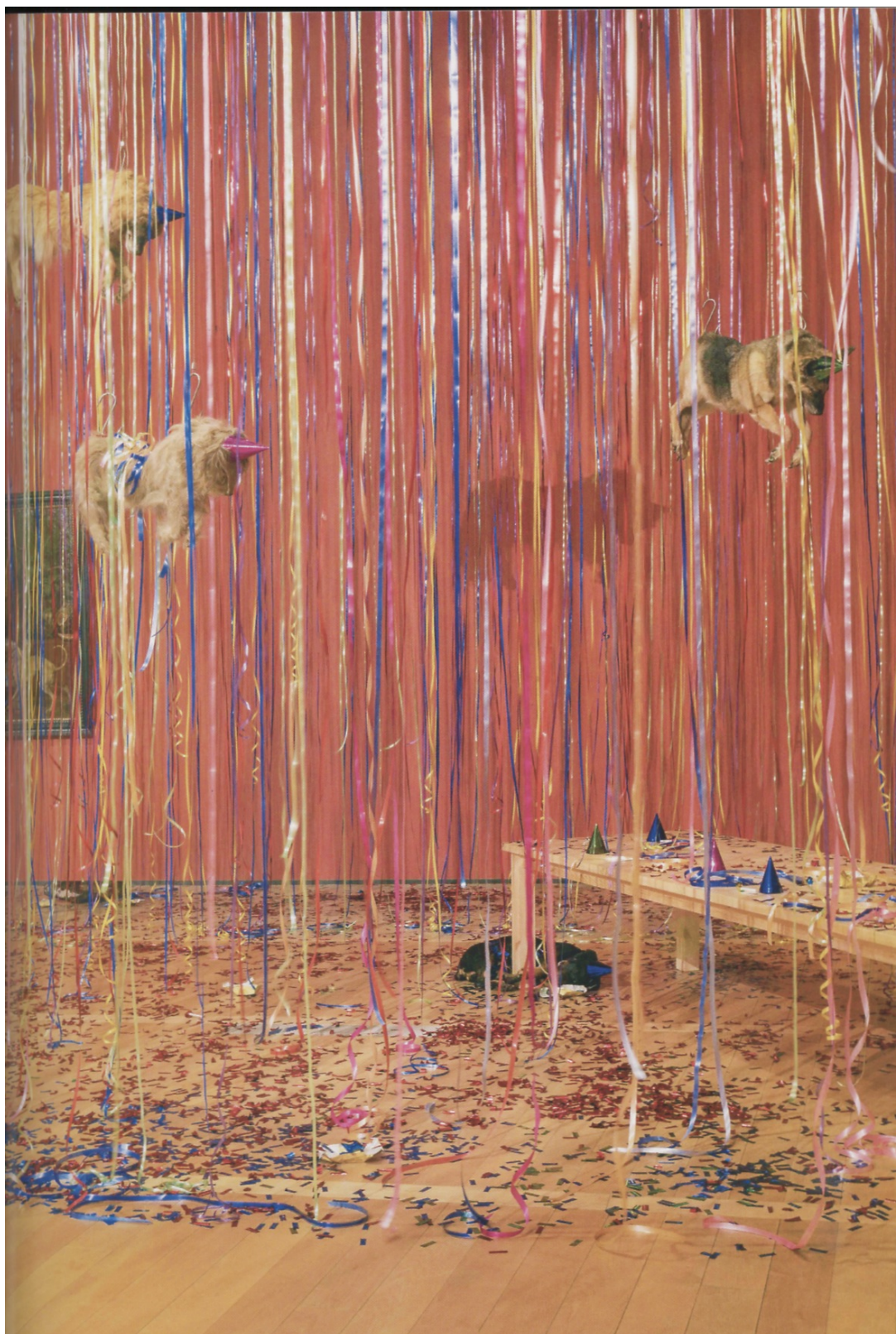
Installation *The Carnival of the Dead Streetdogs* (2006)
Table en bois, huit chiens empaillés, crochets en métal et assiettes en verre

Galerie Daniel Templon

Paris

JAN FABRE

NUMÉRO, avril 2017



Galerie Daniel Templon

Paris

JAN FABRE

NUMÉRO, avril 2017



JAN FABRE

NUMÉRO, avril 2017

L'expo du mois – Jan Fabre

“Ces maîtres que l'on célèbre aujourd'hui étaient de grands subversifs à leur époque. Ils s'attaquaient aux pouvoirs en place. Ils célébraient la vie, la chair, le corps, la danse et l'ivresse. C'est leur esprit carnavalesque que je ravive.”
Jan Fabre

le spectateur dans une sublime danse macabre. Les paysages arborés de Leytens servent désormais de toiles de fond à ses célèbres têtes de hibou. Ses sculptures de bêtes infernales et ses fameux crânes portent entre leurs crocs et leurs griffes des animaux comme capturés dans les natures mortes flamboyantes de Snyders et de De Vos. La mort, Jan Fabre la regarde droit dans les yeux. Il en rit avec d'autant plus de truculence qu'il sait qu'il n'y échappera pas.

Par ses interventions musclées, le Flamand va jusqu'à réanimer et réactiver les toiles des grands Flamands. Tout au long de la partie sud de la galerie Romanov, par exemple, Fabre a placé de petites images colorées et grotesques représentant des scènes de carnaval. On les croirait tout droit sorties des œuvres de Breughel ou de Van Cleve avoisinantes. “Ces maîtres que l'on célèbre aujourd'hui étaient de grands subversifs à leur époque, assure-t-il. Ils s'attaquaient aux pouvoirs en place. Ils célébraient la vie, la chair, le corps, la danse et l'ivresse... C'est leur esprit carnavalesque que je ravive.” Le combat de Jan Fabre, c'est celui de l'artiste contre les puissants. Rare moment, d'ailleurs, où le Belge ne fait pas preuve de dévotion envers ses aînés (“je suis un nain né dans un pays de géants” aime-t-il à répéter), la salle des Van Dyck est l'occasion pour lui de s'en prendre aux artistes serviles. “Van Dyck était le Helmut Newton de son époque, commente Fabre.

Il ne faisait que peindre les plus riches, les princes et les bourgeois.” Fabre a donc déplacé les toiles du maître en hauteur, pour laisser place à ses propres portraits de femmes gravés dans le marbre : ni stars ni femmes du grand monde, mais simplement ses collaboratrices, “des femmes intelligentes et émancipées” que l'art s'est souvent gardé de représenter. Le machisme, lui aussi, n'a qu'à bien se tenir.

À contre-courant d'un art contemporain pour lequel la notion de beau n'a plus de pertinence depuis longtemps, Jan Fabre se dresse en “combattant de la beauté” (*Warrior of beauty* est même le titre de son exposition à l'Ermitage). “Mon métier en tant qu'artiste, explique-t-il, est de défendre la beauté. Et la beauté n'est pas qu'esthétique. Il ne s'agit pas de maquillage. La beauté est aussi éthique. Elle réside dans la vulnérabilité des êtres. L'art doit être bienveillant et protéger la vulnérabilité de l'être humain.” Dans sa vidéo *Love Is the Power Supreme*, l'artiste embrasse ainsi à pleine bouche, littéralement, toutes les beautés de l'Ermitage (du marbre aux œuvres d'art). Il a même été jusqu'à user de son sang, telle une figure christique se sacrifiant pour son art. “Le Christ est un modèle, assume ce fils d'une mère catholique et d'un père communiste, un modèle de pardon.” Alors prions pour que les Russes, échaudés à en croire la presse locale par le subversif Jan Fabre, lui pardonnent ses offenses.

Photo ci-contre : *Stupidity Is Founded on Mortality* (2016). Mélange de pierres, ailes de scarabées, boîtes, polymères et oiseaux empailés, 141 x 143 x 101 cm.

Knight of Despair/Warrior of Beauty de Jan Fabre, musée de l'Ermitage, Saint-Pétersbourg (Russie), jusqu'au 7 avril, www.hermitagemuseum.org

Le catalogue de l'exposition (288 p.) est disponible aux Éditions Skira.

Jan Fabre est représenté par la Galerie Daniel Templon à Paris.